

Au fil de l'eau
Paradis perdu
Au fil de l'eau, Canada [Québec] 2002, 92 minute

Francine Laurendeau

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laurendeau, F. (2003). Compte rendu de [Au fil de l'eau : paradis perdu / *Au fil de l'eau, Canada [Québec] 2002, 92 minute*]. *Séquences*, (225), 36–36.



Le goût du silence et de la rêverie

AU FIL DE L'EAU

Paradis perdu

« Bernard (Gabriel Gascon) : *Si ta mère meurt quand tu es un enfant, on te console très fort. Mais si elle meurt quand tu as 50 ans, on te console juste un peu parce que c'est normal.*

Lara (Margot Campbell) : *C'est pas normal. C'est mal organisé.* »
[extrait des dialogues d'*Au fil de l'eau*]

En février dernier, j'ai eu la révélation d'une auteure en voyant *Au bout du fil*, pièce d'Évelyne de la Chenelière, mise en scène par Daniel Brière. Au bord d'un lac, quatre femmes et six hommes sont rassemblés pour l'*activité-pêche*. Ils tiennent donc chacun une canne à pêche, mais sans hameçon ni appât parce qu'un jour, entraîné par un gros poisson, un pêcheur est tombé dans l'eau.

D'où viennent-ils ? On ne le saura jamais vraiment. Au mieux, d'une maison de retraite. Au pire d'une institution psychiatrique. Ils parlent de leur enfance, au présent. Ils se racontent, s'interpellent, s'interrogent sur le non-sens de leur vie. L'un d'eux est fier de lui parce qu'il a volé au gardien, pendant l'*activité-sieste*, le dérisoire symbole de la discipline. Dans le groupe souffle un vent de révolte. Un seul d'entre eux demeure silencieux. Il se tait, disent les autres, depuis que sa femme l'a quitté. Après une nuit à la belle étoile, il suffira d'un coup de sifflet pour que tout le monde reprenne docilement le chemin du bercail.

Tout cela très sobrement campé, joué sans flonflons ni coups d'éclat, dans un *no man's land* à l'écart de la comédie et de la tragédie, aux antipodes du théâtre réaliste, dans une langue apparemment simple et douce qui assène, mine de rien, de poignantes vérités : le paradis perdu de l'enfance; la tristesse de vieillir — il n'y a décidément rien au bout du fil — ; l'injustice de la mort. Pour l'absurdité de la vie humaine, il y a une parenté avec Eugène Ionesco. Pour l'étrangeté de l'atmosphère, on pense à Romain Weingarten. Pour la nostalgie du passé, Anton Tchekhov

n'est jamais bien loin. Mais toujours, c'est du Évelyne de la Chenelière, avec des répliques qui font mouche. En sortant du Théâtre de Quat'Sous, j'étais sur un nuage, me disant qu'un tel miracle n'est possible qu'au théâtre.

C'est donc avec une curiosité inquiète que je suis allée voir, quelques jours plus tard, *Au fil de l'eau*, le premier long métrage de Jeannine Gagné, l'adaptation cinématographique d'*Au bout du fil*, avec Paul Ahmarani, Margot Campbell, Frédérique Collin, Gabriel Gascon, Claude Laroche, Michelle Rossignol et

Guy Thauvette. Comment diable faire passer à l'écran un texte qui change sans cesse de niveau et de temporalité ? Comment intéresser des spectateurs à une histoire où, du moins extérieurement, il ne se passe pas grand chose ? Comment un média aussi réaliste que le cinéma peut-il apprivoiser ces êtres flous dont on ne sait pas s'ils vivent leurs rêves ou rêvent leur vie ? Voilà en tout cas des questions qui ont dû donner des cauchemars aux décideurs de ces institutions qui préfèrent subventionner des *produits sûrs* comme *Les Boys I, II et III*. Alors, même si l'expérience n'est pas totalement concluante, il est fort heureux qu'elle ait pu être tentée.

Les onze personnages se sont fondus en huit, mais on retrouve ce qui faisait l'essentiel de la pièce. L'action se situe toujours au bord d'un lac, à l'orée d'un bois. Le passage du temps s'effectue classiquement. Les comédiens jouent sobrement. Gabriel Gascon est particulièrement juste en observateur lucide et persifleur. L'inconscience naïve du personnage incarné par Margot Campbell est charmante tandis que Frédérique Collin est émouvante en femme mal aimée. La conception sonore de Claude Beaugrand et la musique de Jean Derome sont évocatrices. Nous savons, surtout depuis son court métrage *Aube urbaine*, que Jeannine Gagné a du talent. Mais a-t-elle ici craint de trahir un texte qu'elle aimait ? Dans cette transposition honnête et littérale, rares sont les moments purement cinématographiques. J'en retiens un, particulièrement réussi : lorsque Bernard évoque les seins noirs de Maria, le corps nu d'une femme traverse l'écran, nageant entre deux eaux, image fugitive d'une grande poésie. Souhaitons à Jeannine Gagné, pour son prochain film, un scénario moins difficile à mettre en images.

Francine Laurendeau

Canada [Québec] 2002, 92 minutes. Réal. : Jeannine Gagné — Scén. : Évelyne de la Chenelière, d'après sa pièce *Au bout du fil* — Photo : Michel Lamothe — Mont. : Louise Dugal — Mus. : Jean Derome — Int. : Gabriel Gascon (Bernard), Margot Campbell (Lara), Paul Ahmarani (Michel), Claude Laroche (Rémi), Frédérique Collin (Fabienne), Guy Thauvette (Simon), Michelle Rossignol (Solange) — Prod. : Janine Gagné — Dist. : Cinéma Libre.